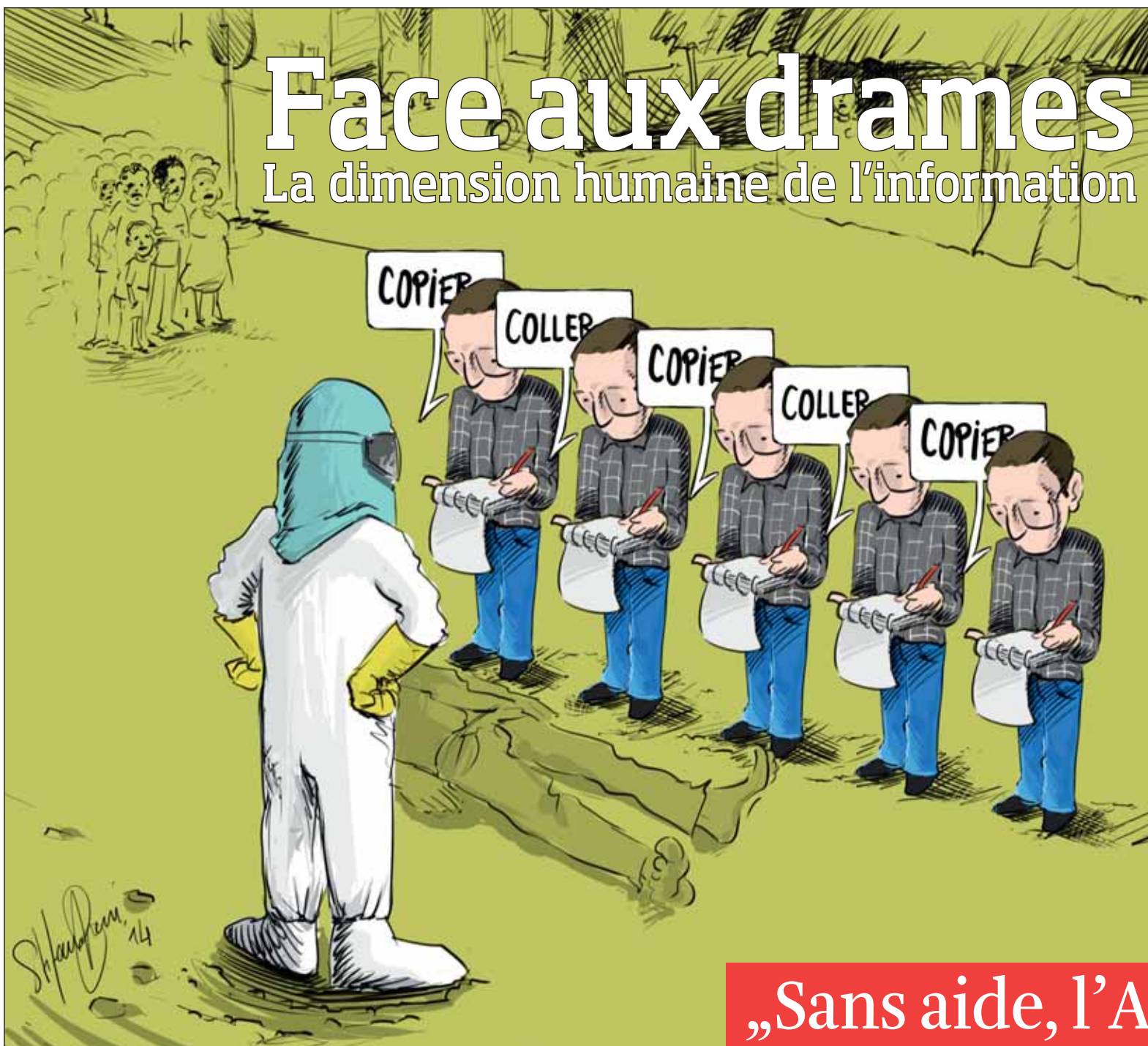


## Face aux drames

La dimension humaine de l'information



**Assises du journalisme:  
un panorama d'inquiétudes**

Des comptes rendus des débats  
et la Résolution des organisateurs.

**Passion  
reporter**

Extraits des mémoires  
de Laurence Deonna.

**„Sans aide, l'ATS  
ne pourra plus  
être trilingue”**

**La COFEM propose de subventionner  
l'agence nationale. Interview de son  
rédacteur en chef Bernard Maissen.**



**Alain Maillard,**  
Rédacteur en chef

# La compassion, les mots, l'excitation

**A**gir en professionnel, c'est mettre toute émotion à l'écart. Combien de fois ne l'a-t-on entendu dans ce métier de journaliste, comme certainement chez les chirurgiens ou les policiers? L'émotion, c'est la subjectivité. A effacer quand on se met au service de l'information. A étouffer quand on va donner la parole à des assassins ou témoigner des horreurs subies par leurs victimes. Au risque de congeler notre compassion. Notre humanité.

Bien sûr que des journalistes en souffrent. Dépressions, alcoolisme, les chiffres manquent. Cynisme, démotivation, en voilà d'autres symptômes.

Surtout, on n'a jamais aimé en parler. Heureusement, ça change, comme le montre bien l'enquête d'Aline Jaccottet (lire en page 6). Les rédactions en chef (au moins certaines d'entre elles) tiennent maintenant compte de ce qu'encaisse le reporter confronté au pire. On ne fait plus comme si le journaliste devait être au-dessus de ça.

Une autre question qu'on peut se poser, au-delà de soin personnel, c'est celle de l'opportunité. Faut-il se déshumaniser pour être un bon journaliste? Bien sûr, les émotions induisent des risques, elles ne font pas bon ménage avec l'impartialité et la rigueur de l'information. Pas question ici de remettre en cause les fondements du métier. Mais la compassion n'est-elle pas parfois un bon moteur professionnel? Elle est en tout cas un moteur de narration – Laurence Deonna l'évoque bien dans ses mémoires (extraits à lire en page 11).

Un autre besoin de la narration, c'est la conscience des mots. De ce qu'ils véhiculent au-delà de leur sens immédiat. Avons-nous conscience des „orientations argumentatives” ou des „figements” des mots que nous reproduisons souvent par simple conformité (lire les réflexions de Thierry Herman en page 12)?

On n'a jamais fini d'apprendre ce métier passionnant.

Un mot encore sur les Assises du journalisme: des interventions de qualité, hélas pas assez de monde. Trop de journalistes n'ont pas pu quitter leur travail? Leurs employeurs ne pouvaient-ils les libérer le temps d'un après-midi? Dommage, parce qu'on y a bien perçu les mutations sans précédent du métier.

La Suisse était moins touchée jusqu'ici que d'autres pays, il apparaît que la mutation ne fait que commencer. (Lire à ce sujet les réflexions fortes de Christoph Keller en page 13.) Cette mutation, nous entendons bien continuer à l'observer de près dans Edito. Avec vous.

**„Faut-il se  
déshumaniser  
pour être un bon  
journaliste?”**

## E IMPRESSUM

[www.edito.ch](http://www.edito.ch)

N° 05, octobre 2014

### Editeurs:

Verein EDITO+KLARTEXT, Bâle  
Magazine bimestriel  
Tirage: 10 923 Expl. d+f; ISSN 1663-4802

### Adresse de la rédaction:

EDITO f, chemin des Glycines 4,  
1024 Ecublens,  
tél. 079 598 97 93,  
redaction@edito-online.ch

### Rédaction:

Alain Maillard, rédacteur en chef  
de l'édition en français,  
alain.maillard@edito-online.ch

Philipp Cueni, rédacteur en chef  
de l'édition en allemand,  
philipp.cueni@edito-online.ch  
Bettina Büsser, rédactrice  
bettina.buesser@edito-online.ch

### Production:

bachmann medien ag,  
Thiersteinerallee 17  
4053 Bâle,  
tél. 061 534 10 84  
verlag@edito-online.ch  
www.bachmannmedien.ch

**Layout:** Petra Geissmann

### Publicité:

ZBINDENMEDIEN  
Paradiesstrasse 2, 8802 Kilchberg  
tél. 044 533 03 35  
fax 044 533 03 39  
www.zbindenmedien.ch  
info@zbindenmedien.ch  
Stefan Hostettler, tél. 043 321 28 78  
stefan.hostettler@zbindenmedien.ch

### Abonnements:

abo@EDITO-online.ch  
Abonnement annuel: Fr. 69.-  
Abonnement à l'étranger: Fr. 89.-

### Impression:

Unionsdruckerei Schaffhausen

Edité par les associations professionnelles:

**impressum**

impressum - Les journalistes suisses



Syndicat suisse des mass media



Syndicat des médias et de la communication

Syndicat des médias et de la communication

# La plume dans la plaie

*Tuerie de Zoug, accident du car de Sierre, meurtre en Syrie... Le métier confronte parfois à l'insoutenable. Comment les journalistes gèrent-ils leurs émotions? Témoignages. Par Aline Jaccottet*

Quand le tueur a commencé à tirer, je me suis vu mort.” 27 septembre 2001: **Dominik Hertach** n’a qu’une seconde pour se cacher sous une table du parlement de Zoug. Quasiment sous ses yeux, quatorze personnes sont assassinées par un forcené qui se suicidera ensuite.

„Personne ne peut s’imaginer ce que c’est, d’entendre tous ces gens mourir. J’ai été suspendu un instant entre la mort et la vie. C’était invraisemblable, le genre de choses qu’on pense ne jamais voir qu’à la télévision”, dit-il avec émotion, treize ans plus tard. Une fois à l’abri, le premier geste de Dominik Hertach, freelance pour l’ATS, est professionnel: il appelle l’agence, devenant ainsi le premier journaliste à donner l’alerte. „Je ne savais pas qui était mort, qui était vivant. C’était terrifiant.”

Il restera longtemps profondément traumatisé. „Je ne supportais plus d’être dans un lieu fermé, je cherchais immédiatement les portes de secours. Le bruit des portes me faisait systématiquement sauter.” Toute son existence est bouleversée. „Lorsque vous constatez de vos propres yeux que la vie de quatorze personnes peut s’achever en une seconde, vous comprenez qu’il n’y a pas de temps à perdre. J’ai changé tous mes plans, réalisé tous les rêves dont je me disais: „ça, c’est pour la retraite!” L’existence est trop courte.”

Après plusieurs mois de voyage, Dominik Hertach, qui travaille toujours comme journaliste à temps partiel pour le



**Dominik Hertach**

magazine alémanique „Cash”, a ouvert un restaurant bio et produit de l’huile d’olive en Italie. Un peu de dolce vita, même si demeure en lui l’inextricable question: pourquoi cette folie? „Au final, je crois qu’il n’y a pas d’explication”, dit-il doucement.

Les heures passées à se demander pourquoi, **Patrick Vallérian**, directeur du site Sept.info, connaît trop bien. Le 11 janvier 2012, il se rend pour „L’Hebdo” à Homs avec le reporter d’images français Gilles Jacquier, un bon copain. Catastrophe: il est assassiné par un tir d’obus. Version de Damas: ce sont les rebelles qui sont responsables...

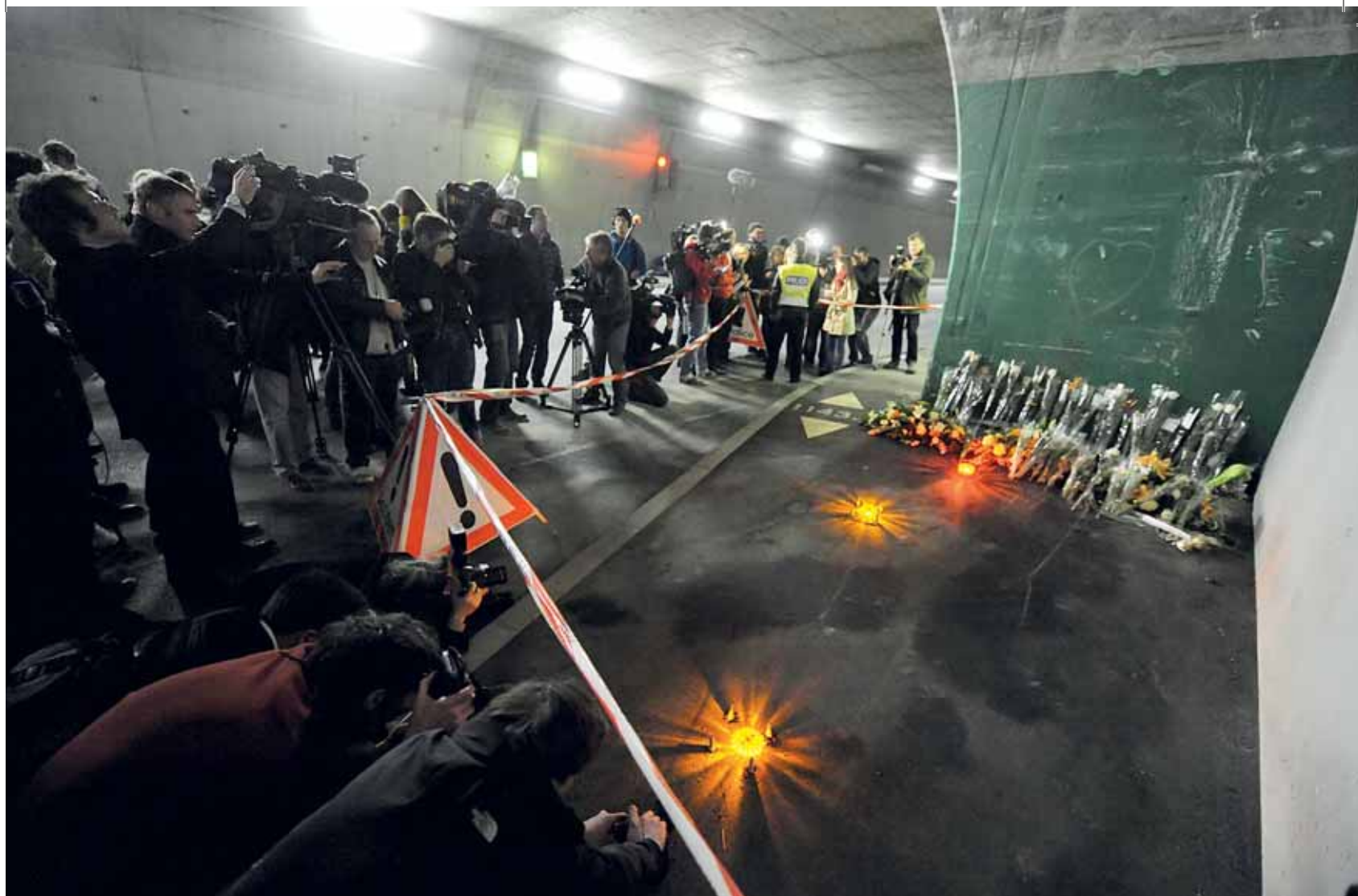
Des „coups”, Patrick Vallérian en a reçus lors d’autres reportages, mais cette fois, c’est différent. „Pour la première fois, on ne revenait pas tous vivants: un copain était

mort. Et au lieu d’être spectateurs d’un drame, nous en étions les sujets.” Le journaliste revient en Suisse victime d’un „stress intense”, il ne supporte plus personne, se vide „de tous les côtés” et, fait rare chez lui, souffre d’insomnies pendant quatre jours. „Je revoyais les images, je me disais: on s’est fait avoir.” La question du „pourquoi” le hante. Il cosigne un livre d’enquête, „Qui a tué Gilles Jacquier”. Et continue d’espérer envers et contre tout qu’un jour, justice sera rendue. „Pour rendre hommage à Gilles.”

Retour en Suisse, en Valais plus précisément, un certain 13 mars 2012. Une date gravée à jamais dans l’esprit de **Sonia Bellemare**, journaliste au „Nouveliste”, celle de l’acci-



**Sonia Bellemare**



Dans le tunnel autoroutier, près de Sierre, la presse devant la mémoire du drame.

dent de car de Sierre: 28 tués, dont 22 enfants de retour de vacances de neige.

De piquet ce soir-là, elle est l'une des premières professionnelle des médias sur place. „Ça s'était produit dans un tunnel, on ne voyait donc rien. Mais le nombre d'hélicoptères et de secouristes, qui posaient les brancards et repartaient à toute vitesse, m'a fait comprendre qu'il y avait beaucoup de morts", raconte-t-elle. „Je me disais: mais nom d'une pipe, comment puis-je être utile?" Quand, lors d'un point de presse deux heures plus tard, elle apprend le terrible bilan, le ciel lui „tombe sur la tête”.

Dans l'assistance clairesemée – il est 5 heures du matin – des sanglots. „Il n'y a pas eu une seule question. J'ai pensé: p..., j'y arriverai jamais." Elle y arrive pourtant. Court chez elle, et écrit 3000 signes sur le site Internet du „Nouvelliste”, première journaliste à annoncer la nouvelle. „J'ai eu l'impression d'avoir fait quelque chose, même si c'était affreux que tout le monde l'apprenne de ma plume à moi.”

Le papier envoyé, la vie reprend son cours: il est sept heures du matin et ses

deux fils se réveillent. „Ce jour-là, je n'ai pu penser qu'à cet accident, comme si je l'avais vécu dans ma chair.” La journaliste reste choquée plusieurs semaines, „assez longtemps pour me dire: est-ce qu'un jour, ça ira mieux?” Au chagrin qu'elle éprouve se mêle la culpabilité. „Je pleurais alors que je n'avais perdu personne, moi. Je n'avais même pas vu les corps que d'autres avaient dû ramasser...”

**Laurent Gilliéron**, chef photographe adjoint pour l'agence Keystone, est au même point de presse que Sonia Bellemare lorsque la nouvelle tombe. Il est resté toute la nuit sur le pont à prendre des photos des opérations, de loin – dont un cliché qui lui a valu le Swiss Press Photo en 2013. „Ce moment de l'annonce, je m'en rappellerai toute ma vie. Le secret avait été bien gardé, on pensait qu'il n'y avait que trois-quatre morts...” Passé le choc, Laurent Gilliéron fait son travail „sans réfléchir”. Il court photographier la carcasse du car, sur le point d'être évacuée. „Il n'y a pas de temps pour l'émotion: j'étais concentré

sur mon boulot, comme un médecin. Ce n'est qu'ensuite que j'ai réfléchi”, dit-il avec pudeur.

Des mois plus tard, deux images de la journée restent gravées dans son esprit: „le côté du bus défoncé, qui témoignait de l'impact du choc: on ne voyait plus rien. Et sa remise dans le hangar, quelques heures plus tard. On a fermé la porte et c'était fini.” Laurent Gilliéron et son équipe ont ensuite couvert l'arrivée des familles belges en



Laurent Gilliéron

deuil, une étape „très difficile”. „Leur char- grin m’a beaucoup touché. Voir cette fil- lette qui pleure, la main de son père posée sur sa tête, était aussi fort que la photo du car défoncé”, souligne-t-il.

Syrie, Parlement de Zoug, Sierre... Les pro- fessionnels sont touchés „sur le terrain”, mais pas seulement. Dans les bureaux aussi, ils s’en prennent parfois „plein la fi- gure”, selon les termes de **Myriam Amara**. La journaliste se rappelle précisément des attentats du 11 septembre, qu’elle couvrait à l’ATS.

„J’ai passé l’intégralité de mes huit heures de service à voir les victimes sautant des tours du World Trade Center pour échapper aux flammes, sur CNN. J’enten- dais le bruit des corps s’écrasant au sol, les sirènes, les hurlements. J’ai tout ingurgité d’un coup, sans aucun recul. C’était très violent”, affirme-t-elle. Après trois jours de ce régime, elle craque. „Mon chef m’a fait une remarque sur un texte et j’ai fondu en larmes, révoltée. Je lui ai lancé: mais c’est quoi, ce monde dans lequel on vit?”

Actuellement journaliste à Newsnet, il lui est parfois pénible de filtrer les photos qui apparaissent sur Twitter, utilisé pour obtenir les images „encore plus vite. Celles de cette femme et cet enfant encore sur leurs sièges, juste après le crash du Boeing de Malaysia Airlines en Ukraine, restent gravées dans sa mémoire. Le gamin avait encore ses petites sandales aux pieds... j’ai pleuré.”

Comme **Myriam Amara**, les journalistes de „desk” sont nombreux à éprouver de la tristesse et de la souffrance. Les éditeurs photos et vidéos de l’AFP pour le Proche-Orient et l’Afrique du Nord en témoi-



**Myriam Amara**

gnaient récemment sur le blog de l’agence, dans un post appelé: „La mort à l’écran: édi- ter les images d’horreur”. Leur travail de tri est essentiel, mais si pénible. Pour tenir le coup, les éditeurs de l’AFP disent parler entre eux, plaisanter pour rendre le travail moins pénible.

Face à la violence, les collègues sont parfois la première „bouée de secours” et en cas de coup dur, leur aide peut être pré- cieuse. Les innombrables lettres et cartes de soutien qu’il reçoit de la rédaction pen- dant son congé maladie longue durée, Do- minik Hertach ne les oubliera pas. „Voir qu’on pensait à moi m’a fait beaucoup de bien.” A l’ATS puis à Newsnet, Myriam Amara découvre „avec soulagement” qu’elle éprouve la même tristesse, la même colère que ses voisins de bureau. Sonia Bellemare est touchée par „la grande gentillesse” des collègues les jours suivant le drame.

Sollicitude, aussi, des rédactions en chef. **Jean-Yves Gabbud**, alors adjoint au „Nouvelliste”, dit avoir passé „des heures au téléphone” avec les correspondants du journal lors de l’accident de Sierre, pour „gérer les aspects pratiques mais aussi leur dire qu’ils n’étaient pas seuls”. Quant à Bémat Grossenbacher de l’ATS, il s’est rendu à Sion pour rencontrer le bureau valaisan après le drame. „Si quelqu’un avait demandé à re- cevoir une aide psychologique, il l’aurait obtenue”, précise-t-il.

Car l’amitié, ça ne suffit pas toujours. A son retour de Syrie, complètement bou- leversé par la mort de son ami Gilles Jac- quier, Patrick Vallélian souligne que ses col- lègues, s’ils ont fait preuve de beaucoup de compassion, n’étaient „pas outillés” pour faire face à son traumatisme. „Peu de gens comprennent qu’une blessure à l’âme, même si elle ne se voit pas, c’est comme une jambe cassée.”

Et guérir l’âme, c’est comme guérir une jambe cassée, ça ne s’improvise pas. Il n’y a souvent qu’une solution: l’aide d’un profes- sionnel. Dominik Hertach n’a pas hésité à aller consulter lorsque le canton de Zoug a mis des thérapeutes à disposition. Du côté des rédactions, s’il fut une époque pas si lointaine où parler de sa tristesse revenait à confesser une inavouable faiblesse, les mentalités ont bien changé. „Quand j’ai commencé dans le métier, l’aide psycho- logique aux journalistes était inexistante. La question ne se posait même pas: il fallait surmonter ça seuls, même si on a toujours pu compter sur la compassion et l’écoute des collègues. Pourtant, les cellules de crise et le débriefing, ce n’est pas superflu”, sou- ligne le rédacteur en chef adjoint de l’ATS Bémat Grossenbacher, journaliste depuis 32

service de presse

## Renseignez-vous avant de comparer des pommes bio avec des poires bio!

Nous nous ferons un plaisir de répondre à vos questions autour du bio.  
Tél. 061 204 66 66, e-mail [bio@bio-suisse.ch](mailto:bio@bio-suisse.ch)  
ou [www.bio-suisse.ch](http://www.bio-suisse.ch)



Bourgeon Bio. Le goût du vrai. **BIO SUISSE**



Jean-Yves Gabbud

ans. Et de donner en exemple l'aide „salvatrice” reçue d'un thérapeute lorsqu'il y a quelques années, il a été victime avec sa famille d'un grave accident de voiture.

Patrick Vallélian non plus n'a pas hésité à se faire aider. „C'était une nécessité absolue. Chaque fois que je reparlais de Gilles, tout me revenait à la gueule comme un boomerang.” Lorsqu'il rentre de Syrie,

„L'Hebdo” lui propose un psy. Il y va brièvement, prend quelques jours de congé puis décide de payer de sa poche quelqu'un en qui il a „pleine confiance”. „J'ai toujours pensé que c'était nécessaire de débriefier.”

De son côté, peu après le drame de Sierre, Sonia Bellemare reçoit un e-mail de la cheffe du personnel du „Nouvelliste” offrant une assistance psychologique à ceux qui avaient couvert l'événement. „C'était une très bonne surprise, car je n'avais jamais pensé que la rédaction devrait se préoccuper de mon âme. En deux séances, j'ai réussi à tourner la page. Reste de la tristesse, mais je ne suis plus dans le choc infini des premières semaines”, dit-elle.

Enfin, lorsque à l'ATS, Myriam Amara craque face aux images du World Trade Center, son supérieur propose l'intervention d'un psychologue de la police cantonale. „La rédaction en chef a réagi très intelligemment et le soutien était totalement adéquat: il n'y avait pas de jugement”, souligne-t-elle.

Au contraire, Laurent Gilliéron n'a pas consulté après l'accident de car de Sierre.

„Mon rédacteur en chef m'a demandé si j'avais besoin de parler, mais l'écoute de mon épouse, infirmière, et le débriefing avec l'ATS à Sion m'ont suffi. J'ai la conscience tranquille: j'ai l'impression que mon job, je l'ai fait correctement.” Car au final, au-delà des états d'âme, c'est de cela dont il s'agit: accomplir son **devoir** professionnel. Malgré les émotions? Surtout, avec elles. Comment relater une guerre sans la moindre compassion? Comment photographier un enterrement, un accident sans éprouver, pour les victimes, la moindre des sympathies?

La peine que l'on ressent en voyant la photo de Laurent Gilliéron d'une fillette en deuil après l'accident de Sierre, est aussi la sienne. „Cette scène m'a touché autant que la vision du car accidenté”, dit-il. Sans sombrer dans le pathos, sans oublier leur mission – à l'image exemplaire de Dominik Hertach dont le premier réflexe a été d'appeler l'ATS –, le métier de journaliste, c'est cela aussi: comme le disait Albert Londres, „porter la plume dans la plaie”. Cette plaie, ces plaies, qui sont aussi les nôtres.

Publicité

La Banque Coop reverse spontanément toutes les rétrocessions à sa clientèle. Car seul quelqu'un ne recevant pas de rétribution de tiers peut vous conseiller en toute indépendance.



La Banque Coop ne reverse pas seulement toutes les rétrocessions dans le cadre des mandats de gestion de fortune, mais également dans celui des offres de conseil et de l'E-Dépôt.  
[www.banquecoop.ch/ssm](http://www.banquecoop.ch/ssm)

Pour les membres du SSM:  
rabais de 25%  
sur les offres de conseil

fair banking  
**banque coop**

# „Nous aussi, nous pouvons souffrir”

Reporter au „Nouvel Observateur” depuis 1985, auteur de centaines de reportages, Jean-Paul Mari a publié en 2008 une vaste et poignante enquête sur le syndrome de stress post-traumatique affectant les personnes qui ont frôlé la mort ou y ont assisté. Parce que cette maladie est invisible, il a donné pour titre à son livre et à son film documentaire: „Sans blessures apparentes”.

**EDITO+KLARTEXT:** Pourquoi parle-t-on encore si peu des blessures psychiques chez les témoins de drames?

**Jean-Paul Mari:** D’abord, parce que les victimes elles-mêmes ont beaucoup de peine à s’exprimer. Il n’existe pas de mots pour décrire le face-à-face avec le néant absolu de la mort: le cerveau lui-même est démuné. Et même si ces personnes essaient de le faire, souvent on ne veut pas les entendre. Enfin, parler de ce mal est encore trop fréquemment perçu comme un aveu de faiblesse et une lâcheté dans certains milieux, notamment chez les militaires.

*Vous avez publié votre livre en 2008. En six ans, le débat s’est-il ouvert?*

Les mentalités évoluent dans la bonne direction. Cependant, face à un événement affreux comme une guerre, on a toujours de la peine à se reconnaître victime. Mais ce n’est pas parce qu’on a choisi d’aller sur ce terrain, et d’exercer ce métier, qu’on ne souffre pas. Il n’y a pas besoin d’avoir perdu un proche pour se sentir mal. La culpabilité doit être dépassée. Etre traumatisé, ce n’est une question ni de talent, ni de courage, ni d’expérience, mais une épreuve qui existe de tout temps et en tous lieux. Voyez la guerre du Vietnam: le suicide de soldats américains en souffrance a doublé le bilan final des morts. Le conflit en a tué 50 000 à 55 000 sur le terrain et 102 000 au retour, selon un décompte de 1989...

*Les journalistes évoquent-ils facilement ce traumatisme?*

Oui. Il y a encore des réticences, des collègues et des chefs pour dire que ce n’est rien, que ça va passer, mais la jeune génération est beaucoup plus consciente du problème. Un grand pas a été franchi dans notre profession quand on a pu dire: à nous aussi, ça peut nous arriver, pas seulement aux militaires et au corps médical. Désormais, il y a une parole là autour: votre article le prouve. Et quand les reporters rentrent, les chefs les envoient plus facilement vers un psychologue si le besoin s’en fait sentir.

*Il y a les assassinats, les enlèvements, les traumatismes... couvrir une guerre, est-ce que ça en vaut vraiment la peine?*

Si le reportage de guerre n’était que mort et traumatisme, non, ça n’en vaudrait pas la peine. Mais ce n’est pas que ça: c’est une initiation à un autre monde, le fruit de l’envie de comprendre et de la volonté de raconter. Chaque fois qu’on s’en prend aux journalistes, c’est pour contrôler le récit des événements et faire en sorte que la propagande prime sur la vérité. Face à cela, notre devoir est d’aller partout où l’on peut aller. Vous savez, un alpiniste n’escalade pas une montagne en pensant qu’il pourrait tomber: il ne pense qu’au sommet...

*Il y a tout de même des endroits, comme les zones contrôlées par les jihadistes en Syrie ou en Irak, où il vaut mieux ne pas mettre les pieds...*

Je n’ai pas dit qu’il fallait adopter une attitude résolument suicidaire – et donc improductive. Si aujourd’hui, je me rends dans ces endroits, j’ai la quasi-certitude d’être kidnappé et une forte probabilité de mourir. Mon métier n’est pas d’aller là-bas pour mourir. Il est d’être témoin et de revenir pour raconter. Bien faire son travail, c’est aussi s’assurer de ça.

„Sans blessures apparentes”,

Jean-Paul Mari, Editions Robert Laffont, 2008

service de presse

Que ce soit un «Early Bird» ou un «Last Minute» –

nous sommes toujours là pour vous!

Service de presse Hotelplan Suisse  
Sägereistrasse 20, 8152 Glattbrugg, tél. 043 211 83 48  
prisca.huguenin@hotelplan.com, www.hotelplan-suisse.ch

